

Trois infections

Olivier Kemeid

Volume 51, numéro 1 (283), février 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kemeid, O. (2009). Trois infections. *Liberté*, 51(1), 52–54.

Trois infections

Olivier Kemeid

C.H.S. de Christian Lapointe

Lortie de Pierre Lefebvre

Vers solitaire (OUT) d'Olivier Choinière

Les trois extraits que nous avons le plaisir de vous présenter dans ces pages proviennent de pièces qui ont, entre autres points communs, toutes été jouées au Québec en 2008. Le choix de ces pièces n'est pas innocent : outre le fait qu'elles nous semblent révéler (ou continuer de faire connaître !) des voix fortes de la dramaturgie québécoise actuelle, elles rendent compte également des nouvelles manières d'aborder le théâtre — ce que les chroniqueurs aiment appeler « les dernières tendances »...

C.H.S., *Lortie* et *Vers solitaire (OUT)* sont des pièces que l'on pourrait situer dans le vaste champ du théâtre expérimental. Elles s'éloignent toutes trois des terres labourées du théâtre conventionnel et participent de plein fouet à ce que tranquillement les théoriciens nomment « le théâtre postdramatique », c'est-à-grossièrement-dire un théâtre où la ligne dramatique de l'action logiquement déployée n'est plus le guide absolu. Théâtre de la présence davantage que de l'action, avec lequel, pour paraphraser Claudel illuminé (ça lui arrivait) par le théâtre nô, nous n'assistons plus à « quelque chose qui arrive », mais bien à « quelqu'un qui arrive ».

Pour ces raisons, qui commandent un certain type d'écriture, mais aussi une certaine manière de représenter la chose, ce théâtre trouve rarement son terrain d'éclosion dans des maisons institutionnelles — là n'est pas le rôle des institutions, nous répliquera-t-on, mais c'est un autre débat. Le *C.H.S.* de Christian Lapointe a donc été créé en 2006 par deux petites compagnies, le Théâtre Péril et le collectif CINAPS — un regroupement d'artistes visuels. La pièce a été produite au Carrefour international de théâtre de Québec, avant

d'être reprise au Festival TransAmériques (FTA 2007), à la salle Jean-Claude Germain du Théâtre d'Aujourd'hui en 2007, puis au PÉRISCOPE en 2008. Le *Vers solitaire (OUT)* d'Olivier Choinière était une production de L'Activité, compagnie de Choinière lui-même, diffusée au Théâtre La Chapelle au mois d'avril 2008 dans le cadre de l'événement artistique interdisciplinaire Vasistas. Enfin, *Lortie*, de Pierre Lefebvre, a été créé par le Nouveau Théâtre Expérimental (NTE) à Espace Libre en novembre 2008.

Deux de ces trois pièces ont été mises en scène et produites par leurs auteurs ; toutes s'adressaient à des audiences restreintes, soit par la taille des salles (la salle Jean-Claude Germain compte environ 75 sièges ; Espace Libre, 130), soit par la nature du projet : *Vers solitaire (OUT)* est une balade solo et audio dans la ville. Mais, le plus saisissant, c'est que ces trois temps forts de l'année 2008 évoquent tour à tour des infections... Artaud ne l'avait-il pas annoncé en proclamant l'inévitable contagion que devait créer le théâtre des années à venir — celles de dérégulation —, dans sa célèbre métaphore de la peste ? Ainsi a-t-on pu assister à une infection insidieuse du son (*Vers solitaire*), du feu (*C.H.S.*) et de la folie (*Lortie*), embrasant les protagonistes et leurs spectateurs, les projetant dans une expérience assez intense de la basse condition humaine, cette condition pétrie par une société qui échappe à l'homme et dont l'écrivain tente, tout en échouant magnifiquement, de rendre toutes les impossibles contradictions. Dans les trois textes, on retrouve cette tentative de rendre compte de la réalité sans nécessairement passer par le faux prisme du naturalisme. Les auteurs ont donc tous voulu recomposer la réalité pour mieux la déchiffrer, n'hésitant pas dans les trois cas à se servir d'instantanés, de « clips du réel ». Dans le cas de Choinière, le procédé est au cœur de l'entreprise : la pièce a effectivement été écrite à partir de bouts de phrases enregistrées dans la rue ; ce que Choinière a appliqué à la matière, c'est un montage de bribes de conversations où l'on parle de tout et de rien, mais « surtout de rien », précise l'auteur. Chez Lefebvre, ce sont les enregistrements de Denis Lortie lui-même qui ont nourri, parfois jusqu'à la lettre, les dialogues et monologues du caporal. Enfin, il s'agit, chez Lapointe, d'une expérience personnelle qui est à la base du projet : non pas la combustion humaine

spontanée telle que décrite par certains scientifiques, mais l'accident qui mena directement l'auteur au service des grands brûlés, lorsqu'il était cracheur de feu. Théâtre-documentaire que ces trois pièces? Certes non, car, dans les trois cas, l'écriture transcende l'événement-choc pour inscrire le texte dans une forme qui renvoie davantage à l'art qu'au reportage. N'en déplaise aux journalistes qui auraient bien voulu savoir, dans les préparatifs, « qu'est-ce qui arrive au caporal, qu'est-ce qui vous est arrivé quand vous avez brûlé et qu'est-ce qu'ils disent, les gens dans la rue? » et au risque de me répéter, nous ne sommes pas devant « *quoi* arrive », mais bien « *qui* arrive ». Il fallait bien passer par la technologie — les trois spectacles déploient un environnement visuel et sonore complexe — pour revenir, lavés des anciennes odeurs, à ce qui compte : qui parle? Ou mieux, merci Beckett : *quoi* parle?

Que la chandelle brûle, et souvent par les deux bouts, nul ne le conteste, mais, pour paraphraser Christian Lapointe dans son *C.H.S.*, il faut bien une allumette pour enflammer la chandelle. Pierre Lefebvre affirme qu'il faut toute une société pour faire un fou; Olivier Choinière ne dit pas autre chose quand il souhaite « faire apparaître cette société comme un spectacle qui n'a pas de coulisses ». Peu d'histoires de couples en manque de cul infidèle, dans ces pièces-là; quant à la psychologie, on ne la prend plus comme un ersatz d'ostie : ce n'est pas parce que l'on se dit meurtrier que l'on sera absous ou, pire, libéré. Denis Lortie, l'homme à la cravate et le grand brûlé se consomment chacun à sa manière devant vous sans qu'il y ait de rédemption; c'est à prendre ou à laisser. N'enfilez pas votre costume d'amiante — à vouloir trop se protéger du feu, on finit par attraper le cancer — et plongez-vous dans le brasier ardent : vous ne serez pas déçus et, au pire, vous aurez eu chaud. Ce n'est pas à négliger au pays des grandes froidures.